

Vagabond



Grégoire Renard

Vagabond

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-8804-6

Dépôt légal : mai 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

Vagabond.....	7
Quarante et autres aperçus de la Nouvelle Orléans	183

Vagabond

Je reviendrai à Tulum

par Grégoire Renard

Qui est-ce qui te trouble ? Qui est-ce qui ébranle ton cœur ? Qui est-ce qui tatône à la poignée de ta porte ? Qui donc t'appelle de la route, sans pour autant entrer par la porte ouverte ?

Ah ! C'est précisément celui que tu troubles, celui dont tu ébranles le cœur, celui à la porte duquel tu tâtonnes, celui que tu appelles de la route et par la porte duquel tu ne veux pas entrer.

Franz Kafka

pour Zofia

On m'a dit que c'était dans les gènes. Ce besoin de partir, ce besoin de lever le camp. Quelque chose sur lequel on n'avait aucun pouvoir ; comme une forme de malédiction : Quelques petites molécules de ci de là, survivance d'un ADN plus simple, d'une façon de vivre différente, surgissant à intervalles irréguliers dans la chaîne des générations. Ce grand père, peut-être, qui préférait les tentes de méharis aux terrasses de café. Ce grand-oncle, parti dans les Amériques, dont on n'a plus jamais entendu parler. Ou encore ces ancêtres lointains qui traversèrent les grandes plaines d'Europe, amenant avec eux bétail et croyances, les insignes du pouvoir et le feu des origines.

Quelque chose sur laquelle on ne peut aucunement appliquer les lois du déterminisme, juste une loterie qui distribue au hasard de ses tours de roue bons et mauvais points, talents, maladies, manies, génie, folie, dextérité, maladresse, jusqu'à la couleur des cheveux et la forme du nez.

Une explication rassurante mais, comme il est dit des nomades que se sont des gens qui acceptent facilement l'idée de destin ou de fatalité, elle devrait leur convenir tout à fait, eux qui confient si

facilement au hasard ou à une entité supérieure le choix de leurs destinations.

Comment ne pourraient-ils pas apprécier que la composition chimique qui a présidé à leurs premiers pas hors du charnier natal, soit elle-même le fruit du hasard ou de la volonté de Dieu ?

Pourtant, n'y a-t-il pas dans le départ un désir premier, un principe fécondant, une projection onirique qui se suffit à elle-même ? Même le plus obstiné des sédentaires, même le plus assoupi des bourgeois a rêvé d'être bohémien. Qui donc n'a pas ressenti cet appel ?

Je suis parti parce que j'ai écouté les poètes, parce que je ne pouvais pas rester, parce que je rêvais de nature et de femmes. La peur au ventre, le cœur gonflé de sang, la tête vibrant dans les lignes du temps. Partir, simplement partir. Juste fermer la porte derrière les plaisirs, les rancœurs, les habitudes, les solitudes. Partir pour changer, partir pour détruire, partir pour créer. Jeter les clés, brûler les lettres, déchirer les photos que l'on gardait aux murs. Se laisser aspirer par le temps qui s'engouffre dans les fissures de la raison, ce temps sauvage qui vous tient éveillé la nuit et peuple votre esprit. Ouvrir son esprit à l'improbable, à l'impensable, au désirable. Prendre les contre-pieds, retourner les propositions, agir contre l'action. Décliner son pas sur les ombres portées, enjamber les entraves, suivre les chemins non encore tracés.

*Par les soirs bleus d'Eté, j'irai par les sentiers
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue.
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds
je laisserai le vent baigner ma tête nue*

*Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'Amour infini me montera dans l'âme
Et je m'en irai loin, loin comme un bohémien
Par la nature, heureux comme avec une femme.*

Ah, Rimbaud... Par la nature, heureux comme avec une femme. N'est-ce pas en soit une raison suffisante pour lever le camp ? Je me suis souvent récités ses vers en marchant vers Compostelle. Surtout le premier soir. J'étais parti de Pamplona et la première étape jusqu'à Puente la Reina s'était faite sans encombre.

J'y étais arrivé en début d'après-midi et m'étais posé chez les Pères Réparateurs, un refuge à l'entrée du bourg qui fournissait douche et literie pour une modeste somme. J'aimais bien l'idée de ces PP Reparadores. L'homme est certes une belle machine mais elle demande un entretien constant et à parfois bien besoin d'être réparée. Après une douche et une sieste salutaire c'est en boitant légèrement que j'allais me promener dans le bourg. Vieilles pierres et grand-mères assises sur un banc, ombres tranchées dans l'alignement des ruelles, porches baroques en mauvais calcaire, et les arcades de la plaza mayor.

En Espagne, on trouve souvent ce mélange contre-nature entre le roman et le baroque. La plupart des hospices et églises datent de l'apogée de Cluny et le gothique ne se retrouve que dans les grandes villes comme Leon ou Burgos, qui avaient les moyens, en dehors de toute conjoncture économique, de suivre la mode en matière religieuse. Mais dans les petits villages sur le Camino Frances, le dernier apport financier en date, après de longs siècles d'oubli et de misère, a été le fait de ces *conquistadores* qui, au 16^e

ou 17^o, ont ramené assez d'or de leur Pérou ou Mexique natal pour améliorer l'église du village où naquirent leurs ancêtres. Ainsi, il n'est pas rare de trouver un retable ou un porche baroque au beau milieu d'une église romane, parce que l'hidalgo dont les armes ornent encore quelque maison en ruine, avait survécu, ou son fils, ou son petit-fils, aux campagnes de Pizarro ou de Cortes. Etrange passage des siècles, étrange mélange des genres, qui amène aux portes d'églises conçues pour la plus grande simplicité, des porches alambiqués où l'outrance le dispute à la redondance.

Je n'aime pas le baroque. Mais je dois avouer qu'ainsi perché ou incrusté dans des lignes plus pures, il prend un sentiment différent, il prend le souffle de l'Histoire plus que celui de l'Art et je les vois encore, tous ces conquistadores, *comme un vol de gerfauts hors du charnier natal*, revenant s'abattre dans leur charnier natal et voulant y laisser la marque de leurs exploits.

La malchance a voulu qu'ils reviennent au moment du baroque, à une période où, entre le renaissance et le rococo, on ne savait ou ne pouvait trouver de moyen terme. Je pourrais dire qu'ainsi beaucoup de merveilles romanes ont été défigurées mais ce n'est pas comme cela que les choses se passent : Voir ce retable flamboyant et superfétatoire au fond d'une abside si pure, si parfaite dans ses formes et son ordonnancement, ne doit pas être vu comme la recollection de béotiens cherchant à sanctifier leur chance mais comme un suivi dans la foi, une volonté de légitimer tous ces massacres, toutes ces tueries, et le diable sait qu'ils avaient bien besoin de l'être.

Ex-voto, actes de foi, les guerriers ont fait fondre leurs armures pour la plus grande gloire de Dieu. Dans cette Espagne que je parcourais en suivant le Camino, sans cesse se mêlaient reconquête et conquista, de ces gestes où Antonio de Berrio fit égorger tous ses chevaux comme Hernan Cortez fit couler tous ses bateaux, sans espoir de retour. Ainsi, alors même que je commence à cheminer, mon horizon s'élargit et sur ce porche de marne tendre qui fond avec le temps, à Puente la Reina, je retrouve des traces de Cuzco, La Habana et Vera Cruz. Le chemin de Santiago ? Je le connais déjà, pour l'avoir parcouru à tous les « Santiago de los Caballeros » qu'on trouve dans le Nouveau Monde. A Hispania, Au Chili, au Guatemala, en Argentine, au Mexique...

Mais ce ne sont pas les seules empreintes que j'y découvre. Puente la Reina est le passage obligé où se rejoignent les différents chemins qui viennent des Pyrénées. Ceux qui partent d'Arles, du Puy ou de Vézelay. Ceux qui partent de Cologne, de Gand, de Ljubjana. D'autres affluents viendront rejoindre plus tard le cours principal, comme le Camino de la Plata à Logroño, le Camino Portugues à Santiago. Mais le Pont de la Reine est le confluent de tous les grands chemins venant d'Europe. Se retourner vers l'Est et regarder en amont cette trame presque infinie, ce gigantesque arbre des possibles qui se réunit à cette endroit précis ; Penser à tous ces gens qui en ce moment viennent vers moi, franchissant un col ou une rivière, allongeant la foulée dans une plaine, ralentissant dans une montée, s'asseyant un instant sous les arbres pour reposer leurs jambes douloureuses ou grignoter un morceau. Tous viennent

vers moi, tous marcheront là où je me tiens, et tant d'autres sont déjà passés !

C'est un fleuve humain qui enjambe cette rivière. Un fleuve millénaire, avec ses sécheresses et ses crues, sa douceur et ses dangers. Un flot continu de désir et de peine, d'espoir et de pénitence, de curiosité et de foi.

*
* * *

Je ne pouvais pas m'arrêter. Pendant ma sieste, j'avais rêvé de mon bourdon – On n'est pas pèlerin tant qu'on n'a pas son bourdon, son bâton de marche, et j'étais arrivé les mains vides. Dans mon rêve, je l'avais trouvé au sol, près d'une bamboueraie. Tordu, noueux, puissant, un bon gros morceau de bois. Vers le soir, je n'en pouvais plus, j'avais toujours envie de marcher. Je suis allé voir le père de garde. Cheveux courts en brosse, un cou puissant, des épaules larges, des yeux clairs derrière des lunettes cerclées de fer. Sportif et prêtre, tout ce que je déteste, mais tout de même une bouche sensuelle et une once de curiosité dans le regard. Je lui ai demandé s'il ne se trouvait pas quelque bâton valable oublié par un pèlerin et il me conduisit dans un réduit où se trouvait tout ce qui se récupérait après leur départ. Il me proposa un frêne, un peuplier, même un bambou.

Je haussais les épaules, dépité, mais en regardant mieux, dans la pénombre, dans un angle, il était là : Pas exactement comme je l'avais rêvé, non : Un peu trop petit, il m'arrivait tout juste à l'épaule. Mais noueux et tordu et puissant, un bon gros morceau de

chêne comme je pûs le vérifier par la suite. Je me mis à rire. *Todo lo que buscas, lo vas a encontrar en el Camino.* Tout ce que tu cherches, tu vas le trouver sur le Chemin.

Le prêtre ne fit pas d'objection, et me rendit même mon obole pour pouvoir continuer la route. J'appréciai à sa juste mesure son ouverture d'esprit et refit mon bagage. Juste pour le plaisir de marcher en fin d'après-midi, avec mon nouveau bourdon, de passer le Pont de la Reine, de faire quelques pas plus à l'Ouest. Juste pour le plaisir d'aller sur les sentiers, par les soirs bleu d'Eté.

Les gens ne se rendent pas compte. Il faut peu de choses pour rendre quelqu'un heureux. Il faut peu de choses pour nous donner ce sentiment de gloire, de liberté, d'accomplissement. Il y avait une sorte de col à passer. je me suis arrêté à mi-hauteur, épuisé mais repu. Le sommet n'était pas bien loin. Je savais que je pourrais y arriver. Qu'après m'attendait la descente, deux kilomètres au mieux jusqu'au prochain gîte. Il y avait là un jeune cèdre pour me donner autant d'ombre dont j'avais besoin. Je me suis assis, serein, j'ai allumé une cigarette. J'ai vu monter vers moi deux femmes, avançant obstinées avec des bâtons de ski. Je les avais doublées en aval. J'ai crié.

– *Ladies, you certainly put some heart on this !*

– *That's all we got left* » me répondit la plus jeune en arrivant à ma hauteur. Elle s'écroula à coté de moi et me sourit. Nous avons sympathisé. Deux irlandaises, joyeuses et fantasques. Deux femmes, ni très belles ni très fines mais c'est ce que j'aime avec le Camino : On n'a ni le temps ni l'envie, ni même le besoin de faire des complexes. On est comme on est. Les complexes sont un luxe qu'on ne peut pas se

permettre quand on retire douloureusement ses chaussettes en arrivant au gîte, qu'on est conscient de sa sueur et de sa puanteur, qu'on a envie de rire et parler et se raconter.

La descente après le col était agréable, je me suis récité Rimbaud à l'envie, le soleil se couchant dans mes yeux, les muscles de mes cuisses continuant à pomper la saveur de mon corps.

C'est une chose que se réciter un poème. C'en est une autre de le vivre. Ziruaki est le nom du village où je suis arrivé. J'ai mangé un sandwich au chorizo en buvant le vin des vignes que je venais juste de traverser. Des centaines d'hirondelles tournaient autour du vieux clocher en jouant. C'était un de ces soirs bleu d'été, quand les derniers rayons du couchant allument les pierres taillées, qui deviennent orangées derrière ce ciel profond, une lune turque se levant à l'horizon.

Les espagnols ont un très joli nom pour les hirondelles, ils disent : *Golondrina*. Tout mon corps vibrait de fatigue et de plaisir. Le vin réchauffait mes entrailles. J'avais mal partout mais c'est tellement bon, parfois, d'avoir mal. J'ai étendu mon sac à viande sur ma couche, j'ai caché mes maigres possessions sous mon oreiller, et j'ai dormis comme un bébé. C'était ma première journée sur le Camino. Je n'aurais pu souhaiter rien de meilleur.

*

* *

Je suis parti à l'aube du lendemain, avec les premiers cris des premières *golondrinas*, pour arriver

en début d'après-midi à Villa Mayor de Monjardin. Un village à flanc de colline, avec des rues pavées et des murs millénaires. En levant les yeux, on voyait les restes d'une vieille forteresse qui commandait la vallée.

Ce qui me déplaît, quand on parle de toponimie ou de philologie, c'est qu'on oublie de mentionner la musique. J'aurais pu continuer encore quelques kilomètres, mais comment ne pas s'arrêter dans un village qui s'appelle Villa Mayor de Monjardin ? Se décline en français, latin et espagnol. Villa nous dit qu'il fut une colonie romaine, Mayor qu'il avait son importance, Monjardin, qu'il faisait bon y vivre... Le nom en lui-même nous donne plus que cela. Il y a indubitablement une connotation amoureuse. Je crois que j'aurais pu rester dans un lieu comme celui-là. Quand trois peuples sont tombés d'accord sur un même endroit, qui sommes-nous pour décider du contraire ?

Il y a une tranquillité dans les villages espagnols que je trouve tout à fait enviable. Une sorte de poésie primaire, non écrite, pas même articulée et pourtant intangible. Les gamins jouaient à la paume avec le sérieux de leur âge, la maitresse d'école avait ce sourire lumineux, la nourriture était riche et bon marché, la vue sur la plaine était d'une pleine sensualité et, vraiment, quelqu'un vivant dans un tel village ne saurait être entièrement mauvais.

En fin d'après-midi, le vent tourna à l'Ouest et le ciel se voila, me donnant envie de continuer, mais j'avais ma première ampoule, les jambes un peu raides et il me parut plus sage de partager une bouteille de « Crianza » avec Lars, un norvégien sympathique et silencieux, Gabriella, une mexicaine

athlétique, et Philippe, un français avec une tête de psychanalyste et un large trou à la tempe gauche, me laissant penser qu'il avait raté son suicide. A sa façon erratique de regarder et parler, j'avais le sentiment que la balle était restée à l'intérieur – pas de trou similaire du coté droit.

*
* *

*Tout le malheur des hommes vient d'une
seule chose, qui est de ne savoir pas
demeurer au repos dans une chambre.*

Pascal

Je crois que ma première motivation, ma première curiosité pour faire Compostelle a été la marche. J'ai pris tellement de trains, de bus, d'avions, de bateaux que j'ai fini par en perdre le sens des distances. Il faut moins de vingt-quatre heures maintenant pour aller de Paris à Auckland, pour aller de l'autre coté de la Terre et se retrouver aux antipodes, la tête en bas. Le TGV m'amène de Paris à Marseille en trois heures. J'ai mis deux semaines en cargo pour aller de Marseille à Buenos Aires, traversant d'une traite l'Atlantique et l'Equateur. Une nuit de bus m'a amené de Buenos Aires à Cordoba, une autre de Cordoba à Salta, d'où j'écris ces lignes.

La distinction essentielle entre aller à pied et utiliser quelque moyen de locomotion que ce soit vient du fait que quand on marche, on arpente. Les premiers standards de mesure sont des pouces, des pieds et des pas. Je ne voulais pas *posséder* ce monde

mais je voulais le reconnaître, le mesurer, ou plutôt me mesurer face à lui. Pouvoir établir ma propre imaginaire cartographie. Pouvoir me reconnaître en allongeant le pas.

Et puis quoi, simple curiosité : J'avais envie de marcher, de savoir quel temps il fallait à un homme, sans autres moyens que ces propres capacités physiques, pour aller d'un lieu à un autre.

Maintenant je le sais : De Pamplona à Fisterra, sur la côte atlantique, il faut marcher tous les jours pendant un mois. Moins de deux heures en avion, une journée en bus ou en train, un mois à pied... Le paradoxe, c'est que marcher devrait être moins onéreux que payer pour un véhicule, quel qu'il soit. Mais de fait c'est un luxe. Qui donc peut se permettre de *gaspiller* un mois à marcher pour aller d'un endroit à l'autre ?

Heureusement, le pourquoi et le comment ne sont pas des sujets de conversation sur le Camino. On ne demande pas à un pèlerin de rencontre *pourquoi* il est là, pas plus qu'on ne se renseigne sur l'état de sa bourse. C'est impoli. Il a de toutes manières une réponse toute prête, qui n'a probablement que peu de rapport avec ses motivations premières. Quand d'aventure cela m'arrivait, je répondais invariablement : « Pour le plaisir ». Une dimension indéniable, qui a l'avantage de couper court à toute spéculation.

Quand je parlais de plaisir, j'entendais par là un terme générique, allant de la jouissance des paysages jusqu'à la douche réparatrice. Mais j'en avais déjà entendu des définitions plus étroites.

Le premier soir, à Pamplona, j'avais fait la connaissance d'Angel, un madrilène d'une quarantaine d'années pour qui c'était le quatrième pèlerinage. Cette année, il avait commencé à Lourdes et suivi le chemin aragonais en passant le col de Somport. Angel était chasseur. Un visage rond mais bien fait, l'œil sombre et le sourcil épais, crâne rasé et sourire sensuel-sybillin, il avait quelque chose de l'apprenti-gourou venu défricher disciples et groupies dans cette transhumance. Pour moi qui ne rêvait que de marche et de solitude, la description qu'il faisait du Camino ressemblait à une foire particulièrement bien achalandée, où la pèlerine était accorte, cuisse légère et mollet galbé, où Cupidon et ses fesses joufflues l'emportait nettement sur les anachorètes squelettiques traversant des contrées austères en s'appuyant sur une branche de noyer desséché.

A l'entendre, le Chemin de Compostelle était une sorte de lupanar ressemblant bien plus à du Pasolini qu'à du Bresson. Et comme il n'était pas avare de détails ni de suffisance, il me raconta ses bonnes fortunes, m'assurant sous le sceau du secret que plus on avançait, plus en quelque sorte l'étreinte se resserrait et qu'après Sahagun, le Camino de Santiago n'était plus qu'une vaste orgie romaine...

Quand je lui rétorquai – il portait une croix en pendentif – que toute cette débauche me semblait assez peu compatible avec l'idée que je me faisais d'un pèlerinage religieux, il me parla de Saint Augustin qui, avant de gloser sur les préceptes de l'Eglise et d'en devenir un des pères, avait forniqué à couilles rabattues, pire que le pire des carabins. A l'entendre, c'était même la condition sine qua non de sa sainteté.

– Tu comprends, il connaissait la vie, il pouvait en juger. » Il mentionna aussi un autre saint plus obscur mais ayant eu un parcours similaire. Le Bouddha, après tout, n'avait-il pas eu de nombreuses épouses avant de s'asseoir sous un arbre et d'avoir sa révélation ?

Mais je crois que le plus notable, chez Angel, c'était sa confiance totale en ce qui allait lui arriver sur le Chemin. Avec ou sans conquête féminine, il anticipait avec un plaisir manifeste ces longues journées passées à marcher sous un soleil de plomb. Il voulait des réponses à ses questions, il voulait poser les bonnes questions et il ne semblait pas douter du résultat. *Todo lo que buscas, lo vas a encontrar en el Camino.*

*

* *

La laideur peut être belle. La joliesse, jamais.

Paul Gauguin

Ce que j'aime en Navarre, ce sont les fontaines. Dans chaque village il s'en trouve une pour remplir sa gourde ou se rafraichir. A Lorca il n'y a ni magasins ni boulangerie ni restaurant ni poète mais la fontaine sur la place est magique. Comme Lorca est située au sommet d'une colline, on a du mal à croire que tant d'eau puisse en surgir. Le débit est puissant et constant, l'eau est claire, fraîche. L'entendre couler est déjà promesse de guérison. En boire éteindrait toute les soifs.

J'ai aimé cela, tout au long du Camino. Les sources, les prises d'eau, les fontaines. Certaines sont dites « non-potables » mais c'est juste qu'aucun organisme ne veille à leur salubrité. Je ne me suis jamais restreint, n'ai jamais été malade. Même à celles qui m'apparaissaient comme vraiment douteuses, j'ai tendu la main en conque et j'ai bu quelques gouttes. Il me paraissait important de pouvoir dire un jour : *J'ai bu à toutes les fontaines.*

Un peu vain, sans doute, mais c'est une épitathe que je ne détesterais pas avoir sur ma tombe, si jamais j'en ai une.

La matinée avait été chaude et fatigante, J'avais mal aux pieds, aux jambes, au dos. C'était le quatrième jour de marche. Le pire, à ce qu'on dit. J'ai dû rester des heures sur cette place. Je suis resté assis à l'ombre d'un tilleul et je n'arrivais pas à en bouger, sinon pour de temps à autre me relever et aller me rafraichir le visage.

C'est là que je croisai Juliana pour la deuxième fois, discutant avec des compatriotes américaines. Je n'écoutais pas ce qu'elles disaient mais les accents étaient différents, côte Est, côte Ouest. Ce qui malheureusement était semblable, c'était leur particularité physique – *overweight*. Il y a beaucoup d'américains sur le Camino ; d'américaines plutôt et, en discutant avec elles, on s'aperçoit que leurs motivations tiennent autant d'une lecture des fadaises de Coelho que d'une volonté de perdre du poids. Il semblerait que quelques revues féminines d'outre-atlantique aient mentionné le chemin de Compostelle comme étant l'ultime recours contre l'obésité. En tout cas il était question pour elles de s'alléger, physiquement et spirituellement, et je dois dire en

leur faveur que cela demande tout de même une autre forme de courage que de se mettre au Diet Coca ou faire du stretching en regardant les cassettes de Cindy Crawford...

Juliana était obèse. La première fois que je l'ai vue, elle se trainait littéralement. Elle avançait d'un pas lent et obstiné, sans presque lever les pieds et elle faisait vraiment peine à voir. J'étais agréablement couché sous l'ombre propice d'un bosquet de chênes verts quand je la vis passer. En arrivant à ma hauteur, elle se mit à bailler sans la moindre retenue, se croyant seule. Bouche grande ouverte, elle émit une sorte de rugissement, non pas d'ennui mais de rage de l'ennui. Je n'eus pas le temps de regarder ailleurs, ni même de prétendre. Elle me vit et plaqua instantanément une main devant sa bouche en criant « Oh my god ! »

C'était éminemment comique. Je l'ai rejointe plus tard pour lui dire que, du moins en ce qui me concernait, il n'y avait ni offense ni mémoire. Et puis je l'ai recroisée de ci, de là. Nous avons eu cette complicité initiale, qui rendait les complicités subséquentes plus faciles ; elle avait beaucoup d'humour et plus de curiosité qu'une pie. A chaque nouvelle rencontre, elle me délivrait des parts d'elle comme je lui délivrais des parts de moi. Plus tard, je rencontrai des connaissances communes et je finis par me faire une idée de Juliana, de la quête de Juliana.

Reconstituée, l'histoire courait ainsi : Juliana était très amoureuse d'un homme, un professeur du collège où elle travaillait. Amour déçu, probablement jamais exprimé, mais John était revenu d'un voyage en Europe, décrivant avec enthousiasme sa marche sur le

Chemin de Compostelle. Elle l'avait en quelque sorte prise au mot et pour mériter son amour, avait décidé de faire par elle-même ce qu'il avait eu l'air de considérer comme un exploit.

Et pour elle, c'en était un, nul doute. A tel point que quand elle lui envoya des mails triomphant lui disant qu'elle avait atteint telle ou telle étape, il finit par craquer et la rejoignit à Burgos pour faire le reste du chemin avec elle.

Quand j'arrivai au bout du camino, au bout du bout, sur le promontoire du phare de Fisterra, là où le pèlerin est censé jeter son bourdon et brûler ses vieilles nippes, mon plaisir fut décuplé d'y retrouver Juliana et son amoureux, en train de brûler ses sous-vêtements dans une odeur nauséabonde. A la façon dont ils se parlaient et se touchaient, je savais qu'ils avaient déjà commis l'irréparable et j'en ai eu les larmes aux yeux. Mon affection pour elle se transforma en franche admiration. *She did it, man !*

l'histoire courait ainsi : Elle avait gagné son amour, elle l'avait conquis de haute lutte. Nous sommes revenus ensemble cette nuit-là au village. Juliana en short, mollet ferme, menton haut et cuisse bondissante, prenant la tête de la virée tout en serrant d'un main ferme celle de son amant... Elle allait si vite que j'avais du mal à suivre !

Qu'on me comprenne : Ceci n'est pas une télénovela ou un soap opera, mais quelque chose que j'ai vu et que j'ai vécu, le genre de choses étonnantes qu'on peut voir parfois sur le Camino. J'ai pour Juliana respect, affection et admiration. J'ai vu, de mes yeux vu, en l'espace d'un mois, cette grosse bonne femme, un vrai désastre humain, un véritable remède à l'amour, ramper jusqu'à se redresser,

marcher enfin sur ses deux jambes et réclamer son dû. Et le faire avec une telle classe et une telle dignité que je ne peux que m'incliner et souhaiter de pouvoir montrer moi-même quelque jour une telle constance et autant de rigueur.

*

* *

Il ne faut pas se tromper sur ce que fut Compostelle. Même si le pèlerinage existait en soi depuis quelques temps, son plein essor fut le résultat d'un accord passé entre Isabelle la très catholique et la papauté. Les maures et les juifs avaient été chassés d'Espagne, ce qui n'avait pas fait que des heureux. Beaucoup de corps de métier venaient tout à coup à manquer, comme les maçons, par exemple. *Al Banil*, et les commerçants, *Al Macen*. Sans parler des joailliers juifs et des médecins et érudits de toute sorte qui manquaient singulièrement dans le monde chrétien de l'époque. Et le commerce devait être complètement réorganisé en s'ouvrant sur le Nord et les contrées chrétiennes. La passe de Roncevaux n'avait pas bonne presse chez les successeurs de Charlemagne...

Compostelle servit donc, d'abord à réactiver cette voie commerciale, ensuite et surtout à repeupler avec des Gentils ce qui avait été pris aux mahométans et autres déicides. Les pénitences imposées par le clergé à ses ouailles dans toute l'Europe de l'Ouest passèrent de plus en plus souvent par Compostelle. Comme le voyage était long et incertain, les pèlerins se regroupaient naturellement au passage des rivières, avant les montées de col, dans tous les accidents

géographiques qui rendaient les haltes nécessaires. Certains continuaient, dans un sens ou dans l'autre, d'autres s'y installaient pour passer l'hiver et, comme il faut bien vivre, finissaient par y reprendre l'activité qu'ils avaient délaissés pour la gloire de Dieu et le pardon de leurs fautes. Charpentiers, forgerons, manouvriers de toutes sortes, médecins, commerçants. Le Camino passait par l'Aragon et la Castille et c'est ce flux humain qui détermina réellement la base démographique de la *reconquista*, et plus tard de la *conquista*.

Je n'ai jamais fait le chemin de Compostelle comme un pèlerinage à Santiago. Je n'ai pas une grande passion pour Santiago *Matamoro*, tueur de maures. La légende dit qu'aux batailles qui se livraient entre chevaliers chrétiens et sarrazins, il apparaissait sur son grand cheval blanc pour donner la victoire aux premiers. C'est donc un saint guerrier, impitoyable. Toutes les statues que j'en ai vu en Espagne et en Amérique Latine sont semblables : Il est toujours représenté à cheval, le cadavre d'un sarrazin sous ses pieds.

C'est au cri de « Santiago » que les espagnols chargeaient leurs ennemis dans la péninsule ibérique et c'est au cri de « Santiago » qu'ils allèrent massacrer les indigènes du Nouveau Monde. Il existe toujours un Santiago de los Caballeros à Hispanolia, au Chili, en Argentine et ce fut le nom de la première capitale du Guatemala, fondée par le plus sanguinaire d'entre tous, Pedro de Alvarado, avant qu'elle soit détruite par une coulée du volcan Agua, juste vengeance des dieux mayas. Les peuples de langue nahuatl appelaient Alvarado « Tiuatu », le dieu soleil,

parce qu'il était blond et réclamait autant de victimes que ce dieu impitoyable.

Un peu trop de gens ont été tués à la gloire de ce saint pour que je lui trouve une quelconque attirance. Si je dois chercher une mystique autre que celle que le Camino génère par lui-même, j'irais plutôt faire un tour vers des traditions bien plus anciennes, celle des peuples de la Méditerranée ; grecs, phéniciens, égyptiens, pour qui les Colonnes d'Hercule étaient la fin du monde habité, là où commençaient les Terres d'Occident, le Royaume des Morts. C'est le pèlerinage que fait Ulysse pour demander à Tiresias son chemin, celui que fait Isis pour rassembler les fragments d'Osiris, celui que fait Orphée pour retrouver Eurydice.

Ce n'est donc pas à Santiago que je vais, mais bien à Fisterra. A la Fin des Terres. Une côte qui a gardé encore son nom lusitanien de Costa da Morte. A trois jours de marche après Santiago, sur la côte atlantique, là où finit vraiment le Camino. Là où les pèlerins allaient ramasser cette fameuse coquille St-Jacques qui étaient leur emblème.

Comme après Puente la Reina on marche toujours plein Ouest, et de préférence le matin, si je dois énoncer mon pèlerinage, je peux dire que je me contente de suivre mon ombre, qui m'amène à travers le Champ des Etoiles – Compostelle, Campo Stellae – jusqu'au bout du monde, jusqu'au Royaume des Morts.

*

* *

*Et la fatigue plante
Son couteau dans mes reins
Et je fais celui-là
Qui est son souverain.
On m'attend quelque part
Comme on attend un roi.
Mais on ne m'attend pas.
Je sais depuis déjà
Que l'on meurt de hasard
En avançant le pas.*

Jacques Brel

L'étape jusqu'à Viana fut longue et douloureuse. A chaque crête je m'attendais à voir la ville mais elle se dérobaient sans cesse. Quand on commence à marcher, on livre deux batailles : les premiers temps, on se bat contre ses démons : Ce qu'on a fait, ce qu'on n'a pas fait, ce qu'on aurait dû faire, ce qu'on regrette d'avoir fait. On revisite réussites et échecs, nostalgies, actes manqués, gloires passées et promesses non tenues.

Et puis à la torture mentale suit la torture physique, tout aussi prenante mais bien plus immédiate, bien moins négociable. On peut essayer d'oublier ou passer sous silence tel affront, telle honte passée ; l'esprit est tellement prompt à se leurrer lui-même, n'est-ce pas ?

Mais cette douleur dans la cuisse, le visage qui brûle sous le soleil, les pieds qui gonflent dans les chaussures, la courroie du sac qui frotte sur les épaules, et Viana qui n'apparaît toujours pas. Plus d'eau dans la gourde, le soleil impitoyable et pour comble il faut marcher maintenant sur le bord de la

route, les camions qui passent en hurlant, me jetant à la figure poussière et chaleur.

Certains font des appels de phare, d'autres font des signes de la main. J'en ai même vu un se signer. En d'autres temps j'aurais apprécié cette démonstration de sympathie mais je n'en peux plus et je les hais, tous autant qu'ils sont. J'ai besoin de fraîcheur, d'humidité, de boire une bière glacée à l'ombre en discutant avec des amis et en regardant passer les jolies filles mais qu'est-ce que je fous ici je n'ai pas pu rater Viana, c'est une ville, pas un village, une foutue ville avec des immeubles et des clochers qui doivent se voir à des kilomètres, merde, et pourquoi n'ai-je pas pris de carte ?

Et enfin, enfin, elle apparait, là-bas, *loin*. Bon dieu, encore au moins une heure de marche, juste une longue ligne droite et j'ai maintenant le soleil de face, les jambes qui brûlent et le reflet de l'asphalte et qu'est-ce que je fous ici ? J'ai faim, j'ai soif, j'ai mal partout et je n'ai pas d'autres solutions que de continuer cette insanité, au moins jusqu'à arriver là-bas et après, c'est juré, je prends le premier bus, le premier train et je rentre chez moi.

Et tu peux être sûr que le refuge est de l'autre côté, qu'il va me falloir traverser toute la foutue ville, avec les gens qui te regardent et tu essaies de faire croire que cette grimace est un sourire, que la vie est belle et que sous le pied droit tu n'as pas une ampoule de la taille d'une médaille olympique.

Et j'emmerde les stoïques, j'ai toujours détesté Sénèque, et les lettres à Lucillius, et tous ces cons qui t'expliquent qu'on ne se connaît pas tant qu'on n'a pas souffert.

Une fontaine, enfin une fontaine. Je jette mon sac sur un banc et je me précipite. Il y a là un papi qui promène son chien. Je les regarde du coin de l'œil, Loi de Morphy, dix contre un que la fontaine est à sec et si c'est le cas, qui est-ce que je tue en premier ? Le papi ou son chien ?

Mais je regarde le sol, oh, miracle, l'herbe est verte, les pavés encore sombres d'avoir été mouillés et je bois à n'en plus finir et je m'asperge et je finis par m'écrouler sur le banc, repus. Le papi et son chien me regardent comme si je venais de tomber d'un train. Je leur souris, décontracté. Belle journée, non ?

*
* * *

Je crois que l'un des points les plus importants du voyage, c'est qu'on y multiplie son reflet et que, ce faisant, on finit par le préciser. Pourquoi ce geste me paraît-il plein de grâce ? Comment ai-je tant vibré, en la voyant évoluer ? Ce paysage me parle, mais pas celui-là. J'aime ce mec, j'aime son style, et pourquoi ? J'ai bu à bien des sources, mais jamais de cette eau-là.

Il est des plages où mon empreinte a laissé une trace

Il est des gestes pour lesquels je me suis aimé

il est des ombres que je n'ai pas osé effleurer

Il est des nuits que j'ai fait plus que respirer

Il est des instants où je n'ai pu détruire.

Ainsi nous déclinons nos envies et nos passions, nos souvenirs et nos saveurs, nos humeurs et nos

désirs. Ainsi nous nous habituons à nous voir réagir. Ainsi nous apprenons à nous connaître.

De même manière qu'il faut un fond pour rehausser la beauté, nous nous découvrons peu à peu en nous mirant au monde, et il arrive parfois qu'il se produise des étincelles, des fusions, voire même des illusions.

j'aime marcher sur ces racines qui se dressent en travers du chemin. Elles sont lisses et brillantes là où le pied du passant à l'habitude de s'appuyer. Pour le reste, elles sont sombres, noueuses, obstinées. Elles sont transversales, incontournables. On devrait les couper mais elles nous permettent de sauter, rebondir et piétiner. Plaisir simple de l'ego, on finit par les espérer.

D'où nous vient cette tendresse, d'où nous vient cette nostalgie pour ce que nous n'avons pas encore vécu ? Comment, en découvrant ce paysage, ai-je l'impression de le connaître de toute éternité ? Sur cette route, je me suis retourné pour la regarder passer. (D'étape en étape, notre solitude était devenue tellement peuplée que nous nous sommes mis à parler aux arbres.) Sur ce sentier, je me suis égaré. Sur cet autre, je me suis retrouvé. Alors que nous allions dans la même direction, d'abord mon ombre m'a suivi, puis elle m'a précédé. Pensez-y : pour calculer le diamètre de la Terre, Eratosthène n'a eu qu'à se pencher sur l'ombre d'un puits, à midi.

La géographie de l'imaginaire est bien plus riche que nos points géodésiques et nos cartes satellitaires. Dans un sous-bois moussu, j'ai retrouvé ces vieilles stèles venant d'Atlantis, de Mû ou d'Hyperborée. Dans la baie de Douarnenez, j'ai entendu sonner les cloches de la ville engloutie. Dans les monts d'Arrée,

j'ai vu des korrigans danser. Depuis la bouche de l'Etna, j'ai vu Vulcain frapper le métal surchauffé.

Voyager, c'est se laisser glisser le long de rêves millénaires. Remonter les rivières vers leur source, s'y baigner, puis les redescendre avec la même ferveur. Il paraît qu'on ne peut passer qu'une fois le Styx. Que son eau donne l'oubli éternel. Allons donc. Si un fleuve nous amène dans l'au-delà, un autre nous en ramènera.

La matière est-elle ondulatoire ou corpusculaire ? J'ai été cette vague qui, au flanc du bateau qui vous emmenait au loin, s'est brisée. Dans les haubans, si vous penchez la tête, vous entendrez encore mon vent gémir, ma plainte s'exhaler. Vous m'entendrez vous appeler.

Car n'étant rien, je ne suis que désir. Il y a longtemps, déjà, que j'ai cessé de vous convoiter. Plus longtemps encore que j'ai renoncé à vous posséder. Je ne veux que vous séduire. Entre Charybde et Sylla, tous les nautes un jour au moins ce sont égarés. Tous ont entendu des voix.

Je me souviens de ce bijou, acheté dans une cité lacustre, quelque part en Asie. Tellement fin, tellement travaillé, j'ai eu honte de le payer un prix aussi dérisoire. Alors même que je n'avais plus personne à qui l'offrir.

Are you angry at me ? Quelle rédemption peut-on attendre, sur les rives de l'Irrawady ? Ses longs cheveux noirs – jamais on ne vit femmes-lys ainsi déliées, nuques offertes soutenant des tiares d'orichalque, chatoyance des soies tombant révélant un pied mutin, étonné. *Là-bas* est un prisme sur lequel tous nos fantasmes glissent. O cette cheville

découverte, la sandale qui s'échappe du pied, la main qui se tend pour la rattraper. O nos rêves de conquête ! Quel empereur ne jetterait au sol sa pourpre, pour qu'un tel pied vienne s'y reposer ?

*

* *

L'Ermitage de las Cuevas. En sortant de Vianas, je cherchais benoîtement un endroit pour faire la sieste et je suis arrivé jusqu'à cet endroit qui parlait de fraîcheur et de repos. Je n'ai pu y rester plus de dix minutes. L'ermitage est abandonné et il y règne une atmosphère vraiment étrange, que je fus incapable de définir. Ce n'était pas hostile, ce n'était pas bienveillant. Il y avait beaucoup de mésanges et de bergeronnettes qui logeaient dans les trous des murs – a priori quelque chose d'agréable – et pourtant elles étaient excitées, énervées, pépiançant sans cesse, se chamaillant. Un petit ruisseau passait en contrebas mais il ne faisait aucun bruit. De l'eau qui coule sans faire de bruit. Etrange.

Mais c'était surtout les mouches. En faisant le tour du bâtiment, j'ai vu beaucoup de merde et de papier hygiénique, comme si tous les pèlerins du monde s'étaient arrêtés là juste pour chier. Mais même toute cette merde ne pouvait justifier autant de mouches.

Je n'arrivais pas à me faire un jugement. Je sais juste que pour rien au monde je n'aurais passé la nuit là-bas. Pourquoi ? Je ne sais pas. J'ai pensé à une présence très ancienne, bien plus ancienne que l'ermitage. Ni bénédiction ni malédiction mais un ennui, un ennui éternel. Une présence plus vieille que le monde, n'ayant plus aucun but, aucune utilité. Une

présence qui ne se résoud pas à devenir une absence. L'endroit s'appelle « de las cuevas » mais où y a-t-il caves ou cavernes ? Il n'y a même pas de roches... Je l'ai rebaptisé Nuestra Señora de las Moscas. Notre Dame des Mouches.

*

* *

Il ne me fallu pas longtemps pour comprendre ce que pouvait avoir d'intéressant le statut de pèlerin. D'abord, et c'est tout de même très appréciable, on a la bienveillance de la population. « Buen camino » est la formule de politesse usuelle en territoire espagnol de la part des villageois rencontrés. Pour un cheminot, vagabond ou journalier, les mêmes diraient sans doute, « Va-t-en ou je lâche les chiens »... L'errant cesse d'être de mauvais augure quand son errance a un but. Si de surcroît ce but est plus spirituel que matériel, on peut même le considérer de bonne augure. Enfin, des gens que le curé héberge ne peuvent pas être complètement mauvais.

Cet a-priori positif est encore plus marqué le long du Camino Frances par le fait que beaucoup des villes et villages rencontrés sont nés pour le pèlerinage à Compostelle et s'en sont nourris pendant des siècles. Pour chaque rivière à traverser il fallait un pont, pour chaque pont un péage, une garnison, et de quoi la nourrir ; créant ainsi une convergence nécessaire, artisans et commerçants y pouvaient trouver une clientèle suffisante pour vouloir s'y installer. Une église ou un hospital rapidement complétait le tableau, un marché enfin amenait la nourriture de la campagne environnante et on avait un bourg... Et ce

bourg s'agrandissait chaque fois qu'un pèlerin, à l'aller ou au retour et fatigué de cheminer, ou voyant l'hiver venir, décidait de s'y installer et d'y faire souche. Les habitants de ces contrées sont pour beaucoup eux-même des descendants de ces pèlerins. Comment les verraient-ils d'un mauvais œil ?

Un autre coté appréciable est le relatif anonymat dans lequel on voyage. Je me suis dit que pour un truand en cavale, ce peut être un bon moyen de se mettre au vert – dans tous les sens du terme. La *credencial* qu'on nous délivre au début ne doit pas être difficile à contrefaire et c'est la seule preuve d'identité qu'on vous demande jamais. En fait, je pense qu'il y a des truands en cavale parmi les pèlerins.

Le tutoiement est de rigueur, le prénom suffisant et on ne s'encombre guère de conventions sociales, qu'on soit professeur ou prolétaire. Intellectuel ou manuel, riche ou pauvre, blanc ou noir, toutes ces nuances perdent leur assise devant l'égalité que donne l'effort du chemin parcouru et la beauté des paysages rencontrés. D'où que tu viennes, qui que tu sois, le soleil brille autant pour toi que pour moi. *Omnia Sol Temperat*. As-tu vu, comme moi ce matin, les coteaux baignant dans la brûme et la manière dont luisait la rosée ?

*

* *

Ventosa, la ventée, n'est pas vraiment sur le chemin, mais comme celui-ci longe une autoroute, une longue ligne droite de graviers poussiéreux qui sert pour la maintenance, il était bien plus agréable de

se perdre entre les vignes, en prenant les clochers comme point de mire.

C'est un petit village perché sur une colline, dans l'alignement d'un col par où les vents d'Ouest s'engouffrent et il mérite bien son nom. La plupart des maisons se sont nichées à l'abri sur le versant ensoleillé et il n'y a que l'Eglise qui se soit perchée bravement au sommet. Ce qui ne lui a pas réussi, du reste. Ce n'est plus qu'une ruine.

Mais elle m'intéressait parce qu'elle était dédiée à St-Saturnin, comme l'ordre hospitalier qui s'occupait du gîte. Ce Saturnin est une vieille connaissance. On le trouve un peu partout en France et en Espagne, sous ce nom-là, comme à Pampelune, ou sous celui de St-Sernin, comme pour la magnifique basilique romane de Toulouse. La légende dit qu'il fût un des premiers évêques de la chrétienté en Occident et, qu'après avoir évangélisé moult lieux et campagnes, il mourut en martyr, trainé par un taureau furieux le long de ce qui est maintenant la rue du Taur, à Toulouse. Encore qu'il aurait pu lui arriver exactement la même chose à Pampelune, où des dizaines de touristes saxons et germains viennent se faire encorner tous les ans, remplissant les hôtels et plus tard les hopitaux au moment de la Feria.

Les esprits mal intentionnés ne sont pas longs à faire remarquer que ce Saturnin est un petit peu trop homonyme d'un dieu romain pour ne pas y voir malice, que l'évêque en question n'a probablement jamais existé et que l'Eglise a dû se contenter au départ de planter une croix au sommet de vieux temples dédiés à Saturne, dieu du Temps, fils du Chaos, implacable responsable de nos cheveux blancs et nos dents branlantes.

*Cette saison c'est toi ma belle
Qui a fait les frais de ses jeux
Toi qui a payé la gabelle
Un grain de sel dans les cheveux*

comme le chantait si élégamment Brassens. Mais ce dieu si redoutable est regardé avec indulgence par ceux qui vont à Compostelle car, ainsi que vous le diront tous les pèlerins, *On the Camino, time doesn't exist.*

Je n'ai pris ni montre ni réveil, me contentant de la lune et du soleil pour décider de partir ou me reposer. Quel luxe inouï, de ne jamais avoir à tourner le poignet, juste se réveiller avec les premières lueurs de l'aube, s'habiller et lacer ses chaussures, l'esprit encore endormi, et partir d'un pas égal dans les rues encore silencieuses, en pensant à tous ces gens qui dépendent du pas d'une aiguille ? Marcher au moins une heure avant de trouver un premier bar ouvert et la promesse d'un café chaud...

Cette première heure est la plus belle, la plus pure. Celle qui donne le plus grand sentiment de liberté. Le corps avance mécaniquement, les muscles se réchauffent lentement, mais on marche encore sur la frontière du rêve et de l'oubli. On pourrait avancer les yeux fermés, juste à écouter la nature qui s'éveille, le chant des oiseaux, le murmure constant d'une eau courante.

On participe à un éveil : On croise les dernières chouettes, les rôdeurs nocturnes qui retournent se cacher. Les herbes s'imprègnent de rosée et les fleurs commencent à s'ouvrir sous cette primordiale humidité. On est sorti du monde humain, déjà. On se sent envahi d'une incroyable sensualité. Le pendant

féminin de la Terre, *Pachamama*. Encore en attente, prête à éclore, à ensemençer. On se sent part intégrante d'une alchimie qu'on n'avait jusque là fait que présumer. Et puis le plomb se transforme en or. Le soleil monte sur l'horizon, réchauffant la nuque et les jambes, faisant apparaître devant nous cette projection au monde qu'on appelle une ombre.

O mon ombre, ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes

Je t'ai menée souviens-t'en bien

Ténébreuse épouse que j'aime

Tu es à moi en n'étant rien

O mon ombre en deuil de moi-même

Mais il n'y a pas de deuil comme le voyait Appollinaire, bien au contraire. Le premier soleil nous montre ce que nous sommes, et mon ombre me montre le chemin. J'ouvre les yeux, j'allonge le pas, je souris au monde qui m'entoure. Un passereau qui me suit de branche en branche, une digitale encore alourdie par la rosée, la tâche blanche tressautant d'un lapin qui s'enfuit sous mon pas. Je me sens puissant, inachevé, nécessaire. J'ai l'impression d'apparaître, de renaître. Ce monde ne m'appartient pas, je ne lui dois rien, mais nous allons certainement trouver un commun accord.

Je me sens un peu fou, à vrai dire. Je parle aux plantes, aux animaux, et j'ai même le sentiment qu'ils me répondent. Je caresse le tronc des arbres, je plaisante un merle qui s'est pris dans les halliers, je donne des coups de pied dans les pierres, sachant depuis longtemps que celles qui roulent n'amassent pas mousse.

Je me retourne un instant et m'arrête pour laisser le soleil sécher mes oripeaux. Bras en croix, comme un cormoran séchant ses ailes, mon bourdon à la main, prenant de plein fouet les rayons du levant.

Puis je me retourne encore et continue mon chemin. La pointe d'un clocher dans ma ligne de mire. Avec le soleil, une légère brise s'est levée, me faisant face. La chaleur vient, l'air s'assèche peu à peu. Je sais déjà qu'à midi il fera très chaud mais ce n'est pas grave, j'ai déjà bien avancé et maintenant j'ai faim, très faim. Là-bas, un boulanger enfourne ses miches et je peux presque voir la flamme horizontale qui lèche l'orbe de son four.

*

* *

– Tu sais que c'est pour toi que j'ai fait ce voyage. Que j'ai fait tous ces voyages. Autant pour te quitter que pour te retrouver. Combien de fois t'ai-je fuit, combien de fois t'ai-je cherchée ? Toutes les rencontres, tous les visages, tous les paysages.

– Tu n'étais pas là quand j'avais besoin de toi.

– Tu n'avais pas besoin de moi. Me savoir te suffisait.

– Peut-être, mais j'aimais ta chair, j'aimais te toucher. J'aimais ta chaleur dans laquelle je pouvais me lover.

– Tu me crèves le cœur. Maintenant tu demandes ce qu'avant tu rejetais !

– Tu ne sais pas ce que je demande, tu ne sais pas ce que je rejette. J'ai juste reçu ces lettres où tu te racontais. Ton écriture de gaucher, qu'il me fallait

déchiffrer. Des enveloppes froissées, sans adresse de retour. Des timbres étrangers.

– Mais c’est toi qui raconte ! Ton écriture fuselée, toute cette vivacité, tout ce que tu vivais. Je gardais toujours tes lettres avec moi, j’étais jaloux de chacune de tes rencontres.

– Moi aussi j’étais jalouse de tes rencontres. Et en même temps je les voulais. Les visages, les paysages.

– Tu aimais la pénombre

– Tu aimais la clarté

– Tu aimais l’insouciance

– Tu ne savais t’arrêter

– Je ne pouvais pas m’arrêter. La terre, le ciel s’arrêtent-ils jamais ? Je t’ai réveé, dans ta pénombre. Allongée, paresseuse, les rideaux tirés. La télé sans le son ; au pied du lit les restes d’un en-cas, dédaignant le vernis de tes doigt de pied.

– Je t’ai rêvé dans ta clarté. Choissant ton chemin, ton sac a tes pieds. Les photos que j’ai de toi, quand nous étions à Varsovie. Cette envie que j’ai de toi, quand tu marches sous la pluie. Je t’aime, mouillé.

– J’aime ton humidité.

– J’aime tes colères. Cette faculté que tu as de t’indigner.

– Il faisait beau ce jour-là. La mer à mes pieds, pas de moustiques, le soleil encore haut sur l’horizon. Je me suis dit : pourquoi n’est-elle pas là ?

– Je n’aime pas la mer. J’en suis jalouse. Toutes les femmes en sont jalouses. Je préfère te savoir baiser que nager.

– J’aime ton humidité

- Tu m'agaces
- Tu ne comprends pas
- Tu ne comprends pas

*
* *

*Les fleurs doivent nous haïr,
quand nous déclarons notre amour pour elles.*

Nietzsche

Cette année-là le Printemps avait été vraiment sordide. Il avait neigé en Mai. Pluies continuelles, tempêtes, mauvais temps, récoltes compromises. Et puis tout à coup, à la Saint-Jean, on avait oublié toutes rancœurs pour enfin célébrer le Printemps, au premier jour de l'Été. Une conjonction étonnante, mais dans ce court laps de temps qui nous amène en Juillet, toutes les fleurs, toutes celles qui auraient dû se montrer depuis Février, étaient apparues simultanément.

Tout au long du chemin, c'était un éblouissement continu. Les fleurs d'aubépines cotoyaient les gueules de loup, les coquelicots se mêlaient aux myosotis, les chardons se penchaient sur les azalées. Je rencontrais même des primevères et des pensées – en Juillet !

Je me suis senti privilégié. je n'aurais pu rêver meilleur moment pour faire le Camino. Il faisait chaud mais on était baigné par un vent de Nord qui descendait des Cantabriques. Un vent sec mais frais, rendant supportable l'absence d'ombre. Des champs de blé à perte de vue et pas un arbre pour s'abriter.

Paysages bucoliques, cultivés à l'extrême, ne laissant de la forêt originelle que de petits bosquets au sommet des collines.

J'ai rencontré ce gros belge sur la montée de Cirueña. Il était rond, rubicond, un type de soixante ans avec des yeux bleus d'innocence et un visage réjoui. Il marchait avec un sac au dos, un sac plastique de supermarché à la main, contenant probablement sa nourriture, et un parapluie pour le protéger du soleil.

Les Vacances de Monsieur Hulot dans toute sa splendeur. On avait le sentiment qu'il, comment dire ? qu'il n'appartenait pas vraiment.. Quelqu'un qui avait sû, sa vie durant, se tenir à l'écart des marées et des mouvements de foule, de l'amour, de la peine et de la folie.

Intouchable. Les évènements devaient rebondir contre sa panse. Les idées noires traverser son cerveau d'oreille en oreille sans laisser aucune trace. Il y avait dans son sourire une certitude qui n'était pas sagesse, mais juste la certitude qu'il fallait sourire.

Il marchait lentement, d'un pas chaloupé. Une apparition, un bonhomme-la-lune, l'incarnation d'un proverbe qu'on avait oublié de m'enseigner. Je me suis forcé à marcher à son rythme un moment, par curiosité. Son babillage disait la même chose que lui : Je n'appartiens pas vraiment, je suis là par hasard, ne faites pas cas de moi.

Au bout d'un moment, j'ai repris mon pas en me disant, laisse tomber, ce type a été éviscéré avant même sa puberté. Rien ne saurait le toucher. Il ira du berceau au tombeau avec ce même sourire réjoui.

Tant mieux pour lui, mais dieu que je préfère le Maudit Suprême aux Nuits Sanglantes !

Il restait une bonne heure de marche avant d'arriver à Santo Domingo de la Calzada. Avant la dernière descente, je me suis arrêté, étonné. Dans le vallonnement en face de moi, se trouvait un champ de coquelicots. Un champ complet. Je me suis dit que ce paysan ne savait pas tenir ses cultures, mais qui étais-je pour m'en plaindre ? Van Gogh en aurait avalé ses pinceaux.

Au milieu de toute cette blondeur, une large tache rouge, comme un lac écarlate sous le soleil de Juillet. Il y avait là un cerisier isolé qui donnait un peu d'ombre. Un pèlerin qui, vingt ans plus tôt, y avait oublié quelques fruits ? J'ai écarté les chardons, tassé les blés sauvages et je me suis assis, le plus confortablement possible. J'ai allumé une cigarette et je me suis repus de ces couleurs primaires, secouant la tête avec incrédulité. Un champ complet ! Quelques soient nos besoins, nos appétits ou nos religions : Un éblouissement. Merveilleux. Magnifique. Un champ complet de coquelicots !

Face à une telle intensité, une telle profondeur dans les couleurs, se perdent les superlatifs. Nous n'avons pas de mots pour décrire cela. Nous n'avons pas été entraînés pour supporter cela. Qui sommes-nous, pour mériter cela ?

Au bout d'un moment, j'ai entendu derrière moi un pas que j'avais appris à compter. C'était mon gros belge, avec son parapluie et son sac de supermarché. Comme j'étais un peu en retrait par rapport au chemin, il ne m'avait pas vu et je l'ai entendu murmurer : « Oh bon dieu, Oh bon dieu » comme si